

« Une sphère dont le centre est partout... »

Rachel Killick

Le Québec au centre et à la périphérie de la francophonie
Volume 6, numéro 1, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000690ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000690ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Killick, R. (2003). « Une sphère dont le centre est partout... ». *Globe*, 6 (1), 13–21.
<https://doi.org/10.7202/1000690ar>

Introduction

« Une sphère dont le centre est partout...¹ »

Rachel Killick
Université de Leeds (Angleterre)

Concept tour à tour linguistique, géographique, géopolitique et culturel, la francophonie représente à merveille le paradoxe du centre et de la circonférence tel que Pascal l'exprime dans sa célèbre « Pensée ». Si la plupart des pays et des régions francophones s'accordent sur l'avantage d'appartenir à une communauté internationale mondiale qui se chiffre à 105 millions de personnes ou plus², leur adhérence aux institutions de la francophonie ne fait que mieux ressortir les divergences profondes de vision et d'ambition, nées d'histoires, de circonstances et d'enjeux différents auxquels chacun d'entre eux doit actuellement faire face. Pour la France, qui « a perdu un empire et doit retrouver un rôle³ », le maintien d'une influence internationale politique et culturelle constitue un objectif principal, ambition qui va de pair avec une politique centriste au sein de la francophonie internationale. Pour les pays africains en voie de développement, anciennes colonies de la France, le défi est la mise en place d'un vrai dialogue Nord-Sud, qui leur garantirait les investissements et l'appui financier dont ils ont grandement besoin, tout en leur permettant de faire entendre leur voix comme participants égaux dans

1. Pascal, *Pensées*, Louis Lafuma [éd.], Paris, Éditions du Seuil, 1962, n° 199, p. 115 : « [La nature] est une sphère, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. »

2. C'est le chiffre avancé par le Haut Conseil de la Francophonie dans son rapport de 1985.

3. Expression de Dean Acheson, allocution prononcée à West Point, le 5 décembre 1962 : « *Great Britain has lost an empire and has not yet found a role.* »

Rachel Killick, « Une sphère dont le centre est partout... », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 6, n° 1, 2003.

les conseils internationaux. Par ailleurs, la possibilité d'accéder aux discussions internationales en faisant partie d'un groupement politique non aligné, groupement dont la France se veut le chef de file, détermine l'adhérence de pays périphériques de la francophonie (la Roumanie et la Bulgarie, par exemple). Cependant, outre-Atlantique, les rapports centre/périphérie se structurent de manière encore plus complexe, le Québec avec six à sept millions de francophones composant un centre démographique et politique qui se réclame encore de la France tout en étant capable de contrebalancer, du moins jusqu'à un certain point, le centrisme de la métropole. En même temps, les rapports Est-Ouest qui relie d'un côté le Canada, le Québec et la France, et d'un autre côté, la France et les DOM-TOM de la région caraïbe, s'entrecroisent avec d'autres liens Nord-Sud entre le Canada et le Québec et les communautés francophones des Caraïbes, liens qui semblent faire écho au dialogue nord-sud franco-africain, mais qui concernent des enjeux dissemblables et qui ont lieu dans un espace politique et culturel structuré autrement.

Dans cet ensemble géopolitique « intranquille⁴ » où le débat entre monocentrisme et polycentrisme reste encore à résoudre, la langue, centre et point de départ de l'initiative francophone, semble fournir la seule référence identitaire commune. Encore faut-il reconnaître la relativité d'une telle constatation, car la langue est, elle aussi, un terrain glissant tant sur le plan proprement linguistique que sur le plan plus largement culturel. Le statut très variable du français dans les différents pays de la francophonie (langue vernaculaire, langue officielle, langue maternelle, langue secondaire), les variétés très diverses du français et les rapports parfois tendus avec le français de France, longtemps (encore ?) considéré par la France et par les élites locales comme le seul véritable français, fragilisent le concept de la langue française comme référence centrale indiscutable. En même temps, il est clair que la langue n'est pas

4. Expression de Fernando Pessoa, reprise par Lise Gauvin pour parler des littératures « mineures » : « je propose de substituer à l'expression "littératures mineures" celle, plus adéquate me semble-t-il, de *littératures de l'intranquillité*, empruntant à Pessoa ce mot aux résonances multiples », Lise Gauvin, « Écriture, surconscience et plurilinguisme : une poétique de l'errance », dans Christine Albert, [éd.], *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, 1999, p. 16.

tout et que l'identité ne se construit pas à partir de la seule appartenance à un groupement linguistique. D'autres facteurs géographiques et socio-culturels y jouent un rôle majeur, parmi lesquels, dans plusieurs communautés de la francophonie, la présence d'autres langues vernaculaires ou officielles. Le français, dénué de son statut de langue « universelle » utilisée par tous à titre égal, se révèle un instrument chargé de valeurs culturelles spécifiques et se trouve ainsi inévitablement impliqué dans le débat postcolonial sur la hiérarchisation des discours et des cultures et sur la possession ou la perte du contrôle de la parole.

Les six essais qui suivent reprennent le débat centre(s) et périphérie(s) en examinant l'exemple du Canada français. Ensemble francophone minoritaire, marginal à divers titres depuis l'arrivée des premiers explorateurs et colons jusqu'à nos jours, il représente à certains points de vue une position périphérique. Cependant, par l'importance de sa démographie francophone, par sa cohérence géographique et politique, par le statut du français comme langue maternelle, vernaculaire, nationale et officielle, ainsi que par ses capacités culturelles autonomes, le Québec se présente comme un centre important au sein du Canada et du monde francophone. En même temps, la situation unique du Québec comme grand centre francophone nord-américain le place dans un rapport d'ambiguïté vis-à-vis d'autres membres de la francophonie dont la tendance politique est souvent anti-américaine. La résolution éventuelle de ces tensions de centrage et de décentrage appelle une réinvention des rapports centre-périphérie, donnant ainsi à l'exemple du Canada français et du Québec une valeur paradigmatique dans le monde francophone.

Défense et illustration

Ouvrant la discussion par une comparaison entre, d'une part, les manifestes québécois *Speak white* de Michèle Lalonde et *Speak what* de Marco Micone et, d'autre part, entre certains textes d'Édouard Glissant et le manifeste *Éloge de la créolité* de Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, Lise Gauvin se penche sur les diverses étapes qui structurent l'évolution d'une identité nationale autonome. *Speak white* de

Michèle Lalonde, poète-enseigne des réclamations indépendantistes, marque un moment crucial de ce passage de la marginalité au centre. En disant leur fait aux anglophones canadiens et en affirmant la solidarité batailleuse de son propre peuple, Lalonde donne aux Québécois un document identitaire fondateur. Pourtant, son œuvre reste encore dans une autre dépendance, celle de la France, puisque sa « défense et illustration de la langue québécoise », se réclamant de façon implicite de la *Défense et illustration de la langue française* (1549) de Joachim du Bellay, reprend au compte d'un Québec où le français se trouve en position d'infériorité vis-à-vis de l'anglais la mise en question de Du Bellay de la supériorité de la langue italienne et de ses produits culturels⁵. Vingt ans plus tard, un nouveau virage s'amorce, le manifeste de Lalonde devenant à son tour point de référence pour le *Speak what* de Marco Micone. S'accrochant étroitement au manifeste de Lalonde, pour mieux souligner les dangers d'un projet de société québécois d'où l'Autre serait exclu, *Speak what* travaille à la fois sur l'idée du centre et sur celle de la périphérie, consacrant l'indépendance de l'institution littéraire québécoise tout en insistant sur l'apport des migrants et la nécessité de leur insertion comme partenaires égaux dans le projet québécois. En confrontant par la suite ces deux manifestes québécois et les textes des écrivains francophones des Antilles, Lise Gauvin fait ressortir de façon encore plus nette l'autonomie du fait québécois et les difficultés qui empêchent encore une cristallisation identitaire du même genre chez les écrivains antillais. La leçon qu'en tire Gauvin n'en est pas une de retranchement derrière les murs d'un nouveau site centralisateur québécois ; il s'agit plutôt d'une mise en garde contre une insularité, trop satisfaite d'elle-même, qui se laisserait enfermer dans « le giron de l'auto-consécration » et qui, dans l'oubli de sa propre histoire de marginalisée, serait complice au Nouveau Monde d'une construction identitaire francophone de caractère centriste reprenant l'opposition coloniale d'antan entre le Soi – au centre – et l'Autre – à la périphérie.

5. Le rapprochement est fait de façon explicite lors de la publication à Paris en 1979 de plusieurs des œuvres engagées de Lalonde sous le titre *Défense et illustration de la langue québécoise*.

Écrire l'altérité

L'écriture de cette altérité et la valorisation des œuvres de l'Autre composent le propos de l'essai de Najib Redouane. En choisissant d'étudier les liens littéraires qui unissent Haïti et le Québec, il reprend le débat périphérie/centre de façon particulièrement suggestive, puisque Haïti, pays francophone indépendant dès 1804 à la suite de la révolte contre le colonisateur, a connu au ^{xx}^e siècle une oppression interne telle que son prestige de centre francophone s'est effrité dans la fuite et l'exil de milliers de ses habitants. Attirés par l'aimant francophone qu'est le Québec, des écrivains francophones nés à Haïti ou d'origine haïtienne, exilés au Québec, y ont donné naissance à une littérature de protestation et de nostalgie, qui conserve à l'Autre haïtien sa prééminence dans les textes tout en l'intégrant au sein de l'institution littéraire québécoise, où ils apportent l'enrichissement des techniques d'une « oralité », caractéristique de l'écriture haïtienne et caribéenne.

Écrire l'appartenance

Si les écrivains tels que Dany Laferrière ou Émile Ollivier s'inspirent de leur sentiment de différence, le tour d'horizon de la littérature franco-ontarienne proposé par Yvette Benayoun-Szmidt souligne plutôt les sentiments d'appartenance et l'importance d'un effort collectif de création à multiples facettes. Les Franco-Ontariens de souche, descendants de ces habitants du Bas-Canada remontés jusqu'à l'Ontario actuel, ne constituent qu'une faible minorité en marge d'une population provinciale largement anglophone. L'arrivée de migrants francophones, avec des perspectives variées et un dynamisme neuf, a permis un renouvellement et une revalorisation fertiles de la représentation franco-ontarienne. La participation à cet effort ne se limite pas d'ailleurs aux francophones et aux migrants francophones, mais comprend tous ceux en Ontario, quelle que soit leur langue maternelle, qui s'intéressent au phénomène francophone et qui veulent participer au rayonnement et à l'approfondissement de la culture franco-ontarienne. Ainsi, en marge du Québec, s'affirme une présence francophone qui œuvre pour effacer l'opposition centre/périphérie et qui, en promouvant un apport

pluriculturel, arrive à se constituer en un centre autonome franco-canadien pourvu d'un caractère bien à lui.

Écrire le voyage

La poussée vers l'intérieur qui caractérisait déjà l'expérience des Franco-Ontariens s'est répétée, bien que de façon plus faible, dans l'émigration francophone vers le Manitoba dans les années 1880-1920. Le rapport centre/périphérie change ici de couleur, comme le fait voir l'œuvre d'un des plus célèbres écrivains franco-canadiens, Gabrielle Roy. Rosemary Chapman, développant le contraste entre Montréal et le Manitoba dans l'œuvre de Roy, montre que l'espace montréalais est perçu de façon négative, en fonction d'une division binaire anglophone/francophone dont la stérilité est captée sur le plan métaphorique par la présence incessante de structures de cage et d'enfermement. L'espace manitobain, au contraire, malgré la présence d'une administration anglophone, s'offre comme une aire plurielle, ouverte, changeante, « voyageuse⁶ ». Pour Roy, les cultures minoritaires de sa province natale se mêlent de façon positive, laissant à chacun sa position de sujet dans sa propre histoire. L'identité n'est pas un acquis fixé une fois pour toutes, mais un processus de métissage dynamique où la collectivité et l'individu trouvent chacun leur compte. Les œuvres à sujet manitobain de Gabrielle Roy, « exploration de la marginalité à partir des marges », proposent ainsi un nouveau genre de centre où la division s'efface et où les périphéries se réinventent, l'Autre se transformant en partenaire dans la création enrichissante d'une collectivité plurielle.

« Tout le monde croit que je suis un Canadien français.
Parce que moi je rêve, je ne le suis pas. »

Ces paroles, les premières du film *Léolo*, constituent une affirmation de la place centrale du sujet individuel dans toute construction identi-

6. Dans *Gabrielle Roy*, très beau documentaire, Léa Pool exprime de façon admirable l'atmosphère « voyageuse » des vastes espaces du Manitoba et du Canada et le rapport intime de ces paysages avec le parcours créateur de l'auteur.

taire. Le protagoniste, comme l'explique Tony Simons, refuse l'étiquette canadienne-française qui l'emprisonne dans un conflit identitaire sans issue. Comme l'Albertine à 50 ans de Michel Tremblay, il a le sentiment qu'il ne rime à rien de remâcher inlassablement la même histoire de défaite, mais qu'il faut être prêt à reconstruire son existence et à s'en faire une nouvelle à la mesure de ses rêves⁷. Pour Léo/Léolo, cela veut dire se transporter en imagination vers des lieux autres comme la Sicile, vers des mondes autres, créés par l'imagination des artistes, des écrivains et des musiciens. Le film se termine sur la mort de Léolo, mais s'agit-il nécessairement d'un échec de ses tentatives pour accéder à un monde ouvert et pluriel? Selon Tony Simons, il serait légitime d'insister plutôt sur la qualité de l'expérience imaginative vécue par son héros, pour suggérer que la mort ne figure que le portail à une existence virtuelle qui comprendrait tous les possibles. Tout artiste est dans un rapport de distanciation avec sa langue et sa société, et à sa façon Léo/Léolo est un artiste avec une vision bien à lui. Le personnage, et le travail de son créateur Jean-Claude Lauzon, se laissent ainsi interpréter selon le modèle de la surconscience proposé par Lise Gauvin, modèle qui comporte le refus d'une identité étriquée et toute faite et une re-création du sujet dans la richesse originale de son altérité.

« Deux pays divisés par une même langue⁸ »

En plaçant le sujet individuel au centre de son film, Lauzon impose une réflexion sur la place et la définition des normes dans la vie individuelle et la vie collective, puisque l'altérité qui fait de chacun un centre à soi se construit nécessairement en rapport avec une norme, un lieu commun collectif. L'essai de Ian Lockertie s'attache à ce problème dans le contexte de l'évolution des rapports linguistiques entre la France et le Québec. Longtemps isolé des développements linguistiques de la métropole, tout en restant sous la férule d'une élite ecclésiastique qui insistait

7. Albertine à 50 ans à Albertine à 70 ans : « ... Si le passé te fait trop mal, construis-toi z'en un neuf... », Michel Tremblay, *Albertine en cinq temps*, Montréal, Leméac, 1984, p. 60.

8. Adaptation d'une remarque généralement attribuée à l'écrivain George Bernard Shaw : « *England and America are two countries, separated by the same language.* »

sur une éducation faite d'après le modèle classique de l'éducation française, le Québec a fait partie, avec la Belgique, le Luxembourg et la Suisse, des pays francophones « pour lesquels l'autre est un peu moins autre » sur le plan linguistique. Avantage douteux, cependant, dont les bénéfices ne sont pas assurés puisqu'un rapport trop serré avec le centre peut jouer comme un empêchement pour les périphéries, qui n'arrivent pas à se libérer de la domination d'une norme centralisatrice. Pour le Québec, tout au moins, le bilan est longtemps demeuré négatif, la langue française au Canada attirant de la part de la métropole des commentaires désobligeants auxquels s'est associée l'élite de la société franco-canadienne. Cependant, l'aménagement linguistique au Québec, en cours depuis maintenant une vingtaine d'années, témoigne d'un recentrage qui prend comme norme non le français standard de la métropole, mais le québécois standard tel que pratiqué généralement par la population québécoise. La création de dictionnaires prenant comme norme le vocabulaire couramment employé au Québec montre à quel point le français québécois a réussi à se libérer de la tutelle de l'Académie française. Le Québec a d'ailleurs devancé la France dans certaines de ses dispositions linguistiques, notamment dans la création de lois et de quotas conçus dans le but de limiter les progrès de l'anglais ainsi que par l'introduction de modifications à même la langue, telles que la féminisation des titres professionnels et des noms d'adresse. Ainsi la périphérie a acquis ou est en voie d'acquiescer un statut linguistique qui la transforme en centre linguistique nouveau et qui enrichit du même coup la langue française d'un apport socio-culturel et géographique nord-américain.

« ... la circonférence nulle part »

Le paradigme du centre et de la périphérie, relevé dans les six essais, illumine de façon utile le tournant où se trouvent le Québec et le Canada français. Par rapport à la France, le Québec a su s'affirmer, au cours des quarante dernières années, comme centre autonome, fier de sa québécoisité. Ainsi, en 1979, René Lévesque a-t-il pu affirmer :

la langue fait du Québec la seule province canadienne
parmi les dix qui soit radicalement (dans le sens pre-

mier du mot) différente du reste du Canada. Elle fait du Québec le foyer de base, la patrie d'un groupe culturel compact très profondément enraciné et évoluant rapidement – il n'y a pas à s'y tromper – qui se perçoit comme un groupe national. Le contrôle démocratique des institutions provinciales au Québec fournit ainsi au peuple québécois un tremplin puissant pour son affirmation collective et son autodétermination⁹.

Mais comment être centre sans être centriste et exclusif dans sa façon de voir le monde ? Quinze ans plus tard, Claude Poirier, directeur du projet du Trésor de la langue française, souligne le danger, évident déjà dans les paroles de Lévesque :

Occupés à se définir eux-mêmes, les Québécois ont graduellement perdu de vue les autres communautés francophones du continent et ils éprouvent aujourd'hui de la difficulté à percevoir l'identité différente de chacune de ces communautés et à comprendre leurs aspirations¹⁰.

L'apport des écrivains migrants néo-québécois aide à mettre le Québec sur le chemin d'un concept de centre expansif, semblable aux modèles franco-ontarien et franco-manitobain, où chacun, d'où qu'il vienne, « apporte sa pierre » pour construire une identité francophone future en Amérique du Nord. Longtemps marginalisés, l'objet des discours de l'Autre, que ce soit celui des anglophones ou celui venu de France, le Canada français et le Québec, de par leur expérience majoritaire et minoritaire, de centrage et de décentrage, constituent un centre-phare au sein de la francophonie, un lieu de rendez-vous sécurisant et un lieu de départ vers de nouvelles conceptions de l'identité francophone dans le monde postmoderne.

9. Cité par Marc Chévrier, *Des lois et des langues au Québec. Principes et moyens de la politique linguistique québécoise*, Québec, ministère des Relations internationales, 1997, p. 17-18.

10. Claude Poirier [éd.], avec la collaboration d'Aurélien Boivin, Cécile Trépanier et Claude Verrault, *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, p. vii.